

l'inventeur du dadaïsme, tente de fixer Dada à l'art abstrait, parce que ce désir de fixation témoigne d'une ignorance parfaite du proche et du lointain, parce qu'il méconnaît les possibilités de création, de vie et de mort d'une idée en général et qu'il ne conçoit pas l'importance d'un fluide (que celui-ci se manifeste en paroles, en conceptions ou en idées) aux yeux d'un petit cercle de « connaisseurs » et d'une partie du globe qui, étonnée, lève les yeux de sur son travail. Ils fondèrent à Berlin le Club Dada dont je parlerai plus bas. Ces messieurs de la Galerie Dada s'aperçurent certainement que leur mérite n'était aucunement proportionné au succès du dadaïsme. On était arrivé à se prêter les tableaux de ce courtier en art qu'est le berlinois Herwarth Walden (qui, depuis longtemps, faisait des affaires avec des théorèmes d'art abstrait), et de les présenter aux Suisses étonnés, à la tête carrée, comme des choses extraordinaires. On lisait de la prose du Moyen-âge et Tzara se permit la vieille blague de présenter à ces mêmes Suisses toujours très étonnés des rimes nègres qu'il avait fabriquées lui-même, comme étant des reliques d'une culture de Bantous ou de Vinnetous. C'était là une triste assemblée de dadaïstes. Une atmosphère d'art pour l'art est autour de la Galerie Dada, si je la contemple en ce moment ; c'était un salon-manucure des beaux-arts. La Galerie Dada était une antichambre de l'ambition, où les débutants du bluff artistique, devaient s'habituer à lever vers les meneurs du groupe des regards chargés de la béatitude qui se dégage des poésies de Werfel lorsqu'il chante Dieu, la nature et l'esprit. La Galerie Dada était une étroite cuisine de conventions littéraires où l'on n'éprouve pas la moindre honte de n'avoir été nommé toute la vie qu'en dessous du trait. Tous ces messieurs étaient internationaux, de cette ligue de l'esprit qui a été, au moment décisif, si fatale à l'Europe, personnes à double dimension, planimétriques et qui n'éprouvaient pas dans le bout de leurs doigts la compensation nécessaire à une étroite manifestation artistique. Il y aurait eu une possibilité de sauver la situation — on n'en fit rien, et on eut des succès. C'était une situation qui pour un escroc de l'art et de l'esprit était comme si Dieu l'avait créée pour lui. Mais ceci, aucun de ces messieurs qui vendaient de l'art abstrait dans la Galerie Dada, ne voulait le comprendre. Tzara ne voulait pas lâcher sa position d'artiste dans l'enceinte du mythe abstrait, le rôle de guide si longtemps désiré étant enfin à portée de la main et Ball, le fondateur du cabaret Voltaire (pour le reste un type de grande envergure) était trop honnête, trop catholique, que sais-je ? Tous deux avaient une compréhension trop étroite des possibilités du dadaïsme en général, les facultés psychologiques leur manquaient. Le dadaïste comme chevalier d'industrie, comme Manolescou : cet aspect les tenta de nouveau. Le mécontentement se termina sur une querelle entre Tzara et Ball, véritable tauromachie entre dadaïstes, telle qu'elle a lieu d'habitude, avec tous les moyens d'impertinence, de mensonge et de chantage. Ball se souvint de sa vie intérieure — se retira définitivement de Dada et de tout art, et se mit à devenir démocrate à Berne, ce qui lui a bien réussi — me semble-t-il. Tzara et ses adeptes se turent un moment, stupéfiés, puis (Dada se mouvant joyeusement dans le monde, même sans leur aide) ils se lancèrent avec un zèle renouvelé sur l'art nouveau, l'art abstrait.